

La Politique de Michel-le-Brave

Ses origines et son importance
actuelle

Conférence faite devant Leurs Majestés, Leurs Altesses
Royales et les membres du Corps Diplomatique
et les Missions militaires, dans la grande
salle de l'Université de Jassy

par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, membre
de l'Académie Roumaine

— J A S S Y —

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc“

-1918-

La Politique de Michel-le-Brave

Ses origines et son importance
actuelle

Conférence faite devant Leurs Majestés, Leurs Altesses
Royales et les membres du Corps Diplomatique
et les Missions militaires, dans la grande
salle de l'Université de Jassy

par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, membre
de l'Académie Roumaine

— J A S S Y —

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc“

1918

Sire,
Madame,
Altesse Royale,
Mesdames, Messieurs,

Quels sont le sens et la valeur politiques de l'oeuvre qui a été accomplie, dans un si bref laps de temps et pour une si passagère durée, par le prince devant les seuls restes mortels duquel se rassemblaient, ce matin même, le Roi, la Reine, la Famille Royale, les représentants de toutes les classes de la population roumaine avec ceux des nations qui ont combattu à nos côtés, appuyant notre droit, qui, à ce moment, arrive à vaincre ? Dire cela est le seul but de la conférence de ce soir, dont nous espérons pouvoir faire ressortir l'existence, dès cette époque éloignée, d'une tradition politique roumaine,

qui n'a jamais été oubliée, vers laquelle les circonstances nous ont ramenés et qui ne pourra plus être désormais abandonnée.

I.

D'abord, quel a été le motif qui a poussé Michel-le-Brave à faire sa révolte contre les Turcs en 1594, d'accord avec son voisin moldave, tous les deux s'étant ralliés à un nouveau mouvement de croisade ?

Sans doute aussi les grandes difficultés de sa situation. Nommé par les Turcs, installé par eux, entouré d'une garde turque, publique ou cachée, gardé aussi par la foule de ses créanciers turcs, les délégués des janissaires occupés de spéculations, qui se permettaient tout à l'égard d'un prince sans défense, débiteur pour une longue série d'années envers la Porte, avec tous les revenus de son pays, car les dettes des princes expulsés, fuyards, morts, passaient entières sur le compte du prince vivant qui régnait, il était forcé sans doute à faire d'un acte de désespoir un acte de délivrance.

Mais ce n'était pas le seul motif. Il y a tant de nations qui souffrent même des situations d'esclavage encore plus pesantes !

Dans l'Empire ottoman lui-même il y en avait d'autres, qui, dénuées même de cette autonomie, large parfois autant que l'indépendance la plus complète, menaient une vie pire que celle des Roumains, et cependant elles sont restées tranquilles ou presque tranquilles dans leurs masses. Une nation juge ce qui est intolérable d'après la conscience de sa propre valeur, de son passé comme de sa mission.

Et Michel-le-Brave avait la conscience que la situation que les Turcs avaient imposée, depuis un siècle surtout et pas plus, à son pays, était aussi illégale qu'humiliante et désastreuse.

On se représente sa principauté — de même que celle de Moldavie — comme une simple province de vassalité de l'Empire ottoman, conformément aux anciens pactes conclus à l'époque de Mircea l'Ancien, pactes qui ont été cités et publiés et dont la légitimité a été reconnue par les nôtres.

En examinant mieux les circonstances on doit arriver cependant à un autre résultat. Nous connaissons sous tant d'aspects la vassalité envers les Turcs, ainsi que quelques formes de relations en dehors de la

vassalité. Les sources nous montrent les empereurs et les princes byzantins marchant à la tête des contingents qu'ils étaient obligés de fournir aux Sultans dans chacune de leurs expéditions, quelle que fut sa direction. Tel fut aussi le sort des princes serbes du XIV-e et du XV-e siècles et, quelque temps, des chefs de la Bulgarie en décadence, soumis au même titre à la même obligation. Et, quant aux habitants des pays conquis par le sabre, occupés et administrés directement, ils payaient le „kharadsch“ du rachat. D'autre part aussi, Venise donnait au Sultan un tribut, assez important, pour ces territoires albanais sur lesquels les Turcs eux-mêmes élevaient des prétentions, et pour des parties de la Hongrie conquise en entier par Soliman-le-Magnifique, plus tard, les chefs résidant à Vienne de la Maison d'Autriche payaient un tribut analogue.

Telle fut aussi notre situation à l'égard des Turcs. Mircea l'Ancien n'a jamais commandé des contingents de vassalité dans l'armée ottomane; lui-même et ses successeurs jusqu'après 1500 ne se sont pas rendus pour „baiser la robe“ de l'Empereur païen,

et, si, plus tard, cette coutume s'est introduite, si, dès 1560 à peine, on en est arrivé à la destitution des princes, en employant la forme de les faire venir à Constantinople pour l'hommage seul et de les retenir à cause des plaintes portées contre eux par leurs sujets, tout cela n'était qu'un des abus contre lesquels se tendait tout leur effort. Mais Mircea, qui avait l'ancienne Chilia insulaire, donc tout son rayon dans la Dobrogea, et dont le grand-père avait fait venir de Vicina, sur la rive droite du fleuve, de ses propres possessions, le premier Métropolitite de Valachie, avait obtenu, en intervenant dans la question de l'héritage du Sultan Bajazet avec ses propres candidats, les forteresses turques du rivage balkanique, Silistrie, de même que Nicopolis (son oncle avait eu aussi la possession de Vidin). C'est en raison de cette domination des forteresses qu'il paya un tribut, analogue à celui de Venise, ou à celui des Autrichiens. Et ce n'est que plus tard qu'on en a changé, dans un sens dégradant, le caractère.

Il pouvait se considérer donc comme chef libre d'un pays libre, qui, à ses débuts mêmes, au lieu de poursuivre des fantômes

impériaux, romains, byzantins, comme les Bulgares et les Serbes, s'était constitué en „Tara-Românească“ („terra romana“), en „pays roumain“, d'après les traditions romaines de la nation, avec le „Domn“ (dominus)-empereur à sa tête, sur une base absolument moderne, territoriale et nationale, non idéologique, de présent et d'avenir, non de passé.

II.

Libre à l'égard des Turcs—et c'est cette conscience qui a mené au combat libérateur de Călugăreni, la nation ayant toute la force de son droit, — le pays était, de fait, tout aussi libre à l'égard de son voisin chrétien du Nord, le Hongrois d'abord, puis le Transylvain, de tradition royale hongroise.

Ce n'est que vers 1100 que les rois de Hongrie pénètrent en Transylvanie, par le cours du Murăș (Marus), prenant racine dans le château d'Alba-Julia. Jusqu'à ce moment, de même qu'il y avait eu en Pannonie un Voévodat slave—et les premiers chefs magyars s'intitulent eux aussi: Voévodes—, dans cette Transylvanie, qui n'avait pas ce nom, d'origine magyare, il y avait un des Voévodats du pays roumain, qui

s'étendait aussi loin que les frontières de la race. Ce „pays“ s'est restreint en proportion des progrès magyars, mais la partie restée libre était toujours, jusqu'au commencement du XIII-ème siècle, le „Pays Roumain“ („terra Blacorum“), au sens politique, de même qu'au sens ethnographique du mot. Lorsque l'un des Voévodes de ce côté des Carpathes, vers 1300, fonde un Etat, il s'intitule: „prince de tout le Pays Roumain“ — aussi de celui au-delà des montagnes, occupé et colonisé par des étrangers seulement dans les derniers temps: le district de Hațeg, les villages des environs de Sibiiu, le duché de Făgăraș. Mais, parce que ces régions étaient réunies à la Couronne de Hongrie, en leur nom seul fut noué un lien que le droit politique hongrois a considéré ensuite comme ayant un caractère de vassalité. Or, du moment qu'il n'y avait ni l'hommage personnel dans le pays du suzerain, ni la promesse de contingent militaire — ainsi qu'ont du le faire, pour avoir la Pocutie, les princes, voisins, de Moldavie —, ni aucun autre caractère distinctif du régime féodal, il faut bien reconnaître, dans ce domaine aussi, non seu-

lement la liberté initiale de la principauté roumaine entre les Carpathes et le Danube, mais aussi la conservation de ses principaux éléments même à l'époque où le danger turc imposait d'une manière plus impérieuse de chercher le concours des Hongrois.

En 1526 le royaume de Hongrie s'écroule dans le combat contre les Turcs, à Mohács ; il s'écroule avec tous ses droits du moyen âge, que la création autrichienne de l'ère d'Eugène de Savoie ne peut réclamer à aucun titre. Et l'historiographie magyare présente immédiatement une Transylvanie nationale comme abri des traditions et des espérances de l'Etat détruit.

C'est une profonde erreur. La Transylvanie, vassale des Turcs, que créa, ne pouvant pas avoir la Hongrie entière, le „Magyar“ de sang slave, des confins polonais, Jean Zapolya, vers 1530, n'est pas une création avec les Hongrois, ni pour les Hongrois. Sur l'emplacement de l'ancien Voévodat roumain, au-dessus des privilèges historiques de l'Eglise catholique, des différentes familles nobiliaires, des Saxons du Rhin, colonisés dans le pays dès 1100, par les anciens rois, s'étend une autorité

princièrè qui ne fait que prèsider la rèpublique de ces privilèges qui n'ont rien de national et, bien loin de pouvoir soutenir un dèveloppement national, sont plutôt capables de l'empêcher. Le „Voévode Jean“ lui-même ne dèsièrè rien de plus que de sortir de cette Transylvanie ètroite pour refaire l'ancienne Hongrie. Son fils poursuit, dans la mesure de ses forces dèbiles, le même rêve. Sous le règne de l'un, comme sous celui de l'autre, la Transylvanie ne peut pas arriver à une individualitè politique moderne; elle reste dans la même situation d'un conflit incessant et tragique entre des corps privilègiés, qui ne peuvent pas se fondre dans une nation, et entre une nation, celle des Roumains, que les corps privilègiés empêchent dans son dèveloppement normal.

Lorsque la Maison Báthory remplace celle des Zapolya, ces nouveaux princes, qui ne peuvent pas avoir la Hongrie, tendent vers la Pologne, la Transylvanie ayant pour eux, non le caractèrè sacrè d'un foyer national, mais bien celui, provisoire, d'un autre point d'appui. Etienne Báthory arrive à ètre roi de Pologne, son seul roi moderne. Son

neveu, Sigismond, a, comme son cousin André, cardinal polonais, et non transylvain, toutes ses relations dans le royaume. Plus tard, vers 1620, Gabriel Báthory, le dernier de cette souche, ne rêve que de la même couronne de Pologne,

Mais Sigismond Báthory, portant le nom de l'Empereur et roi Sigismond, du commencement du XV-e siècle, et élevé dans les traditions de gloire de l'école des Jésuites, rêve un moment de refaire la Hongrie morte à Mohács avec toutes ses „dépendances féodales“ en deçà des montagnes. Et, pris d'abord dans une croisade chrétienne qu'il ne peut pas servir tout seul et pour lui-même, il revient à la turcophilie, traditionnelle, de sa dynastie, aussi grâce à ses relations en Pologne, qui, par crainte des empiétements de la Maison d'Autriche, cultivait l'amitié avec le Sultan. Après une expérience avec les Impériaux, il laisse la Transylvanie à la créature polonaise qui était le cardinal André. Blessé par des prétentions qu'il ne pouvait pas supporter, entre autres parce qu'elles ne correspondaient pas à la situation de droit de son pays et à son sens politique initial et me-

nacé d'une rechute, par le prince voisin, dans l'ancienne situation d'exploité par les Turcs, Michel se rend maître de la Transylvanie, en 1599, d'un seul coup.

III.

Il la conquiert comme prince libre d'un pays libre. Il est vrai qu'il avait un pacte avec les Impériaux de la Maison d'Autriche et que dans ses actes de Transylvanie le nouveau maître s'intitule lieutenant de l'empereur Rodolphe II. Mais sa vraie pensée intime transparait dans ses actes et écrits slaves et roumains, dans lesquels, sans marquer une différence de situation, il prend le titre de „prince de Valachie, de Moldavie et de Transylvanie“. Nous ne songeons pas à lui supposer des théories nationalistes comme à notre époque moderne, mais le même instinct populaire qui avait amené en 1300, en dehors de toute théorie, la création de la principauté de tout le Pays Roumain, forçait Michel-le-Brave à considérer de même, d'une manière unitairement roumaine, le caractère de toutes ses possessions, héréditaires ou de conquête, que lui avait

données un sort dans lequel il voyait seulement une consécration de droit.

Cet Empereur, du reste, ne représentait pas pour lui une nation. Michel n'aimait pas les Allemands, dans lesquels il voyait des „Saxons (Sași) brutaux“, comme ceux qu'il avait trouvés en Transylvanie, les employant en son service lorsqu'ils se couchaient tremblants aux pieds de sa puissance. Et, par son hommage de 1598, qu'il n'alla pas accomplir à Vienne ou à Prague, car ce furent les délégués impériaux qui vinrent l'accepter, comme un simple élément d'alliance à titre subordonné, dans cette même église près de Tirgoviște où devait être amenée dans trois ans sa tête, coupée par les mêmes Allemands, il n'entendait pas se soumettre à un „Etat allemand“.

L'Empire de Rodolphe était encore, ainsi qu'il est resté au moins jusqu'aux jours de Marie-Thérèse et de Joseph II, créateurs d'une Monarchie autrichienne, l'ancien Saint Empire Romain de nation germanique de Charlemagne, qui entendait en faire un instrument de croisade, et rien de plus, de même que, d'un autre côté, rien de moins. L'empereur réside à Prague, entre les Tchè-

ques. La Cour a des conseillers de toutes les nations autrichiennes, mais aussi beaucoup d'étrangers, n'appartenant ni à l'Autriche, ni à l'Allemagne, mais bien à l'Occident. A la tête des armées se trouvent des généraux d'origine occidentale, qui faisaient prévoir le moment où l'Autriche devait être menée au combat contre les Turcs par un de Souches, un Montecuccoli, un Eugène de Savoie, un Veterani et un Marsigli.

Mais avant tout cet Empire, qui, à l'époque de Michel, frappait aux portes de l'Orient chrétien, cherchant des alliances et poursuivant des projets de coalition durable et de suprématie, était seulement, du reste en conformité avec le très ancien caractère de croisade que Charlemagne avait donné à sa fondation, en fonction de cette croisade, à laquelle se ralliait le prince roumain au moment où il concluait son pacte avec l'Empereur, en tant qu'Empereur chrétien, et pas en tant que chef de la nation germanique. Le Pape Clément avait repris la guerre sainte, et à la tête de l'armée de croisade, selon la tradition, il devait mettre cet Empereur, auquel il fournissait de l'argent et des troupes, en même temps qu'il

lui prêtait, avec ses droits de successeur de Grégoire VII et d'Urbain II, une autorité qu'il n'aurait pas eue autrement.

Ainsi, par son acte de 1597, par la situation internationale qu'il acceptait envers l'Europe en 1599-1600, Michel ne faisait que, d'un côté, mettre à la disposition de la croisade de l'Occident ses forces et celles de sa race entière, réunies sous son commandement, comme l'avaient été jadis, pour cette même oeuvre de croisade libératrice, les forces roumaines réunies, en partant de la Transylvanie, par Jean Corvin Hunyady et, en partant de la Moldavie, par Etienne le-Grand et, en même temps, reprendre, dans la seule forme possible, alors que la France, l'Angleterre ne pénétraient presque pas dans ces régions comme grands facteurs d'influence et l'Italie, morcelée, avait oublié les traditions glorieuses des républiques de Venise et Gênes, de Naples angevine, les relations avec l'Occident, d'où venait, non seulement l'origine de sa nation, mais aussi sa tradition politique, telle qu'elle se conservait depuis presque mille ans dans les masses du peuple.

Si, dans son chemin, lui, qui se croyait

lié à l'Europe chrétienne, à la croisade de délivrance, à la générosité d'un mouvement idéaliste, au caractère sacré d'un grand rêve, a du reconstruire l'égoïsme autrichien, avide d'argent, incapable de combattre, réservé dans ses concessions, capable de crimes pour défendre son intérêt, et, s'il tomba devant la coalition de cet égoïsme avec l'instabilité, assoiffée de continuel changements, de l'aristocratie magyare de Transylvanie, restée médiévale dans l'âme et ne pouvant pas comprendre une vraie vie d'État, national ou non-national, ce n'est pas, certainement de sa faute.

Dans cette Transylvanie, il trouva aussi de nombreux étrangers, mais surtout une masse de privilèges étrangers, datant de ces anciens temps du moyen-âge, dont lui-même, avec son sens prononcé des réalités, avec son essor orageux vers les faits, avec son incapacité de comprendre et d'admettre ce qui ne peut pas être prouvé par le droit combattant, ne faisait pas, sans doute, partie.

C'est là tout ce qu'on lui demandait de la part des autres nations que la sienne : respecter les privilèges, et ces privilèges, pour le moment, il les respectait. On peut

même dire que jamais les privilèges transylvains n'ont été respectés plus pleinement et plus strictement que sous le règne de Michel le Valaque, du Voévode qui, si basement adulé pendant la courte durée de sa puissance, n'a été insulté, dans son corps même et dans sa mémoire, qu'après l'heure tragique de sa catastrophe et de sa mort. Et, du moment qu'il ne voulait pas toucher aux privilèges — élevant au-dessus de leur lettre seulement ce qu'un Sigismond et un André Báthory n'avaient pas été en état d'imposer : une autorité personnelle qu'aucun parchemin dument scellé n'avait pu empêcher ou amoindrir — il eut de fait tout le monde à sa disposition ; plus que cela même, chacun se félicitait de voir que sous le nouveau régime il y a, en même temps qu'une puissante armée protectrice et un terrible chef militaire, une discipline de fer, implacable, qu'on n'avait jamais connue dans ces régions.

Ainsi des nobles magyars, avec l'évêque catholique Naprágy à leur tête, firent partie — et ils en furent fiers — de son conseil. Des capitaines magyars conduisirent des compagnies magyares sous ses drapeaux.

Des administrateurs de race magyare rassemblerent, à côté des fonctionnaires roumains de Michel, des revenus pour ce maître généreux. Et, même lorsque la majorité des privilégiés, avec l'appui, seul décisif, des Impériaux du général Basta, amenèrent sa chute, il se trouva des personnes, parmi les Magyars, pour s'incliner devant la grandeur disparue et reconnaître, avec un profond sens de piété, toute la différence qu'il y avait entre ce terrible homme et les „homunculi" auxquels avant lui on était accoutumé.

Faut-il parler aussi des Saxons? Ils étaient restés dévoués à la Maison d'Autriche, et Michel parlait au nom de l'Empereur. Mais, tout de même, ces timides hommes d'affaires, pensant seulement à leur profit, se seraient réconciliés définitivement, eux qui depuis des siècles s'étaient enrichis en fréquentant les routes de commerce de la Valachie et de la Moldavie, à un Voévode dont la parole avait une incontestable valeur et dont la puissance ne s'appuyait pas, comme celle des princes transylvains, uniquement sur les sources de revenus de la province et dont les projets victorieux étaient à même

d'arracher aussi aux pays conquis des sources de pouvoir pour soi-même et pour sa fondation politique.

La „Domnie“ de tout le Pays Roumain, le Grand-Voévodat au caractère royal, impérial, de 1300 ressuscitait ainsi par l'action de Michel après trois autres siècles.

IV.

Sa pensée allait cependant encore plus loin, sans que néanmoins le dominateur de style moderne eut perdu jamais de vue l'importance décisive de l'unité roumaine, qui lui servait aussi comme base et légitimation.

En 1600 il entendait refaire en sa qualité de chef perpétuel de croisade, qui aurait laissé cet héritage à ses successeurs, l'oeuvre du Corvin, qui, vers 1440—1450, avait délivré la Serbie, traversé la Bulgarie et avait cherché par Varna, où l'arrêta la grande catastrophe infligée par les Turcs, le chemin vers ce Constantinople où n'avaient pas encore pénétré les Turcs ottomans. Une tradition roumaine de Transylvanie que lui, qui l'apportait aussi de sa Valachie elle-même, entendait servir de toutes ses forces, et

faire non seulement son grand titre de gloire, mais aussi une légitimation pour l'existence politique de sa nation.

Restent les Szekler. Des Magyars, et cependant une autre espèce de Magyars. Ancienne garde dans les Carpathes, détachée seulement vers 1200 de la masse de leur nation, ils se sont assimilés les Roumains de leurs montagnes, non seulement comme matériel ethnique, mais aussi dans leur civilisation économique et spirituelle, offrant de cette manière aujourd'hui de telles ressemblances avec les nôtres, qu'on ne peut les expliquer autrement que par la communauté du sang. Paysans libres, soldats privilégiés, ils ont vu dans les seigneurs magyars et dans les princes élus et soutenus par eux leurs ennemis héréditaires et dans les princes ruraux de chez nous l'appui naturel d'une liberté dont ils ne voulaient pas se détacher vivants. C'est pourquoi ils combattaient à Vaslui dans l'armée d'Etienne-le Grand, sans que le roi de Hongrie les eut envoyés ; c'est pourquoi ils appuyaient Pierre Rareș, fils d'Etienne. Michel leur promit le renouvellement de leurs privilèges, et leurs vœux l'appelèrent dans le

pays ; il tint parole, et les Szekler combattirent pour lui, et après sa mort ils pleurèrent leur capitaine bien-aimé.

Ce sont des faits.

On a cru pendant longtemps qu'entre Michel et la majorité écrasante des Roumains de Transylvanie et des districts annexes jusqu'à la Theiss il n'a existé d'autres relations que l'essor orageux avec lequel ces serfs saluèrent l'apparition libératrice de leur prince, — car, de fait, des milliers de ces pauvres gens se jetèrent, dans une nouvelle jacquerie, d'après des traditions encore fraîches, non contre les villes saxonnes, mais contre les châteaux de la noblesse.

Mais on a vu ensuite la grande oeuvre de consolidation que Michel accomplit là-bas en faveur de sa race. Cette race, si opprimée précisément parce qu'elle était plus ancienne que les privilégiés de la colonisation, parce qu'elle représentait l'élément indigène avec son droit primaire, indestructible, s'était gagné une seule forme légale d'existence, celle de l'Eglise. Lorsqu'il était seulement l'allié de Sigismond Báthory, Michel avait obtenu de ce prince le droit d'élever

pour les siens dans Alba-Julia, la capitale de la province, une église en pierre, qu'on conserva jusqu'à la création, au commencement du XVIII-e siècle, de la Karisburg autrichienne. Un pauvre évêque roumain végétait dans les faubourgs; Michel l'établit au milieu de la citadelle. Deux autres évêchés subsistaient, avec des interruptions, au Nord-Est du pays, à Vad, sur l'ancien territoire cédé en fief aux princes de Moldavie, et dans le district montagneux qui s'étend au-dessus de la Transylvanie, dans le Marmaros, à Muncaciou (Munkács). Le conquérant en fit les suffragants de l'évêque d'Alba-Julia, qui devint de la sorte un Métropolitain. Et ce Métropolitain lui-même dut être dorénavant lié d'une manière canonique, et non seulement selon l'usage, avec le Siège valaque de Tîrgoviște. Pendant des siècles l'unité spirituelle de la race devait découler de ce fait.

Apparenté aux Grecs des plus grandes familles, ayant probablement du sang impérial dans ses veines, ayant vécu quelque temps à Constantinople, connaissant les espérances de liberté qui surgissaient de nou-

veau au milieu du grécisme conquis. Michel se considéra — et il fut considéré ainsi par les représentants de cette race — comme le chef de la revanche et de la restauration byzantine. Il relia plus étroitement, au point de vue canonique, toutes les Eglises des pays qui lui obéissaient au Patriarcat de Constantinople, parce qu'il voyait dans ce Patriarcat un instrument propre de sa domination. Des Grecs combattirent sous ses drapeaux, et le Grec Stavrinou, de même que le Grec Georges Palamède, chantèrent les exploits du Voévode, non comme ceux d'un étranger, mais bien comme ayant été accomplis par le représentant naturel du droit de la chrétienté orientale.

Depuis longtemps les rédacteurs d'annales slaves dans les Balkans, partant des empereurs romains et byzantins et passant par les Tzars bulgares et serbes, arrivaient aux princes roumains, comme aux continuateurs de leur autorité. Soumis à des prélats grecs comme Denis Ralli de Trnovo, dont Michel fit son chapelain en Transylvanie et en Moldavie le réorganisateur canonique de l'Eglise locale, les Bulgares demandaient par leur intermédiaire, par tout le concile de ces

chefs religieux, la liberté à Michel. Et les Serbes, qui, un moment, s'étaient fiés à Sigismond, qu'ils proclamèrent leur roi, pour le voir quitter, d'une manière honteuse, le siège, long et vain, de la Temesvár (Timișoara) turque mirent leurs bandes, sous Baba-Novak, brûlé par les Hongrois, ensuite, pour la cause, vaincue, de Michel et sous tant d'autres, au service du héros, qui leur appartenait aussi, à côté des paysans et des boïars valaques et moldaves qui entouraient le chef naturel de leur race.

La valeur politique de Michel-le-Brave, d'après tout ce qu'on a trouvé dans les derniers temps sur ses dits et faits, ne peut plus être mise en doute. Elle fait de lui, pauvre bâtard princier, laissé sans aucune instruction, élevé au milieu d'étrangers, exilé pendant des années, parvenu accidentellement au trône d'un pays sans trésor, sans armée, sans alliances comme sans moyens d'actions, une des grandes personnalités du XVI-ne siècle. Celui que, pour sa villaince et son martyre, les siens considèrent — ainsi qu'on l'a vu aujourd'hui même, quand les multitudes populaire baisaient

la croix placée contre ses os, comme celle qui se trouve sur la poitrine des reliques d'un saint canonisé — comme un saint et un martyr, s'élève ainsi dans l'estime de l'étranger qui étudie la politique universelle.

A Votre Majesté, Sire, qui, avec le concours de Ses alliés, marchez sur les traces de Michel, par l'impérieuse volonté des circonstances aussi, l'ancien chevalier roumain a laissé une tradition politique, une norme de politique nationale, que tout le XIV^e siècle a connue et que, seule, l'époque des Phanariotes a pu oublier pour qu'elle réapparaisse en même temps que notre renaissance, — la France prenant maintenant la place que, dans son orientation vers l'Occident, avait eue à l'époque de Michel, comme formation internationale de croisade, l'Empire.

Cette tradition, qu'Etienne-le-Grand aussi, par sa politique en Valachie et Transylvanie, par ses relations avec le Pape et les républiques italiennes, par sa mission de croisade contre les Turcs avait représentée impérialement, contient trois éléments : la nécessité de l'unité ethnique comme peuple moderne,

les relations avec l'Occident de notre origine et de notre civilisation populaire et la liberté chrétienne en Orient.

La guerre a fini. La paix qui sera signée créera une nouvelle base de droit. Ceux qui ont contribué si sincèrement, comme diplomates et comme soldats, à la victoire de notre droit, nous quitteront. Nous les assurons qu'ils laisseront ici à leur départ, non seulement l'ineffaçable souvenir de tout ce qu'ils ont fait pour nous, mais aussi une nation unie, qui, par la conscience de sa mission et les forces qu'elle se sent, sera aussi dorénavant un des éléments les plus surs de l'ordre moral dans l'humanité.

Prix : francs 1,50